

hôtels, des restaurants et autres endroits où l'on reçoit le public avec un autre visage que celui que l'on trouve un peu partout chez l'Oncle Sam ou le John Bull des provinces anglaises. L'on commet donc une erreur monumentale de psychologie et de jugement quand on emploie uniquement l'anglais pour essayer d'attirer la clientèle des touristes chez nous, et le jour où nous aurons complètement badigeonné la province avec des placards anglais, ce jour-là l'étranger nous tournera le dos parce que nous ne formerons plus un îlot à part et un peuple original, dans l'Amérique du Nord.

C'est l'abbé Lionel Groulx qui écrivait récemment un article remarquable, article qu'il a intitulé "Pays français, visage anglais". Rien de plus vrai au monde. Quand on se promène dans nos routes, à la campagne, surtout dans les routes nationales, en particulier près des villes, on ne fait pas un mille sans rencontrer des affiches de "Camping grounds" toute une kyrielle de "Inns", de "Chicken dinners" et "one of the 400 a mile ahead". La plupart des commerçants annoncent presque toujours uniquement dans la langue anglaise, sur d'immenses affiches que l'on voit un peu partout le long des grandes artères. Toute la série de nos boissons alcooliques y passe. Sur nombre de nos demeures, les granges et les hangars, l'on affiche des cartons ou des tôles, peinturlurées et portant presque toujours des annonces anglaises. Je serais curieux de savoir combien l'on peut compter de "Laval separators" qui brillent au soleil sur les habitations des Canadiens-français, dans la province, et que de tabac à fumer et à chiquer sont aussi uniquement annoncés en anglais et qui constellent les constructions à la campagne. Et nous acceptons tout et nous fermons les yeux sur tous ce maquillage, et nous nous tordons la langue pour essayer de prononcer les mots de ces affiches, pendant que nos ancêtres eux se battaient comme des lions pour conserver à la France ce territoire, découvert, colonisé et évangélisé par ses fils et ses filles les mieux doués.

La langue anglaise est la "langue du commerce", affirme-t-on souvent et c'est pourquoi un si grand nombre de nos compatriotes croyant cela dur comme fer, ou comme à un précepte évangélique, mettent le français à l'écart dans leurs conversations, dans leurs correspondances, dans leur comptabilité et tout particulièrement dans les lettres patentes "d'incorporation", qui sont presque toujours libellées sous une raison sociale anglaise, pendant que, tout à côté, vous voyez les Juifs "s'incorporer" sous une raison sociale française. Nous en avons quelques douzaines d'exemples à Québec même, cette ville qui, aux yeux des gens de Montréal, reste encore la "forteresse véritable du français." Hélas, c'est une forteresse qui chambranle et si je n'avais pas peur de faire éclater le micropohne, je dirais que c'est une forteresse dont les pierres en papier mâché s'en vont vite au diable. Plusieurs de nos compatriotes croient avoir trouvé le salut commercial en s'affublant d'un capuchon anglais, pendant qu'à côté l'Israélite, qui est un finaud, qui a l'intuition du commerce affiche, à la porte de son magasin, une belle enseigne française. Il y a donc là encore un danger à éviter et ce n'est pas parce qu'un magasin porte sur sa devanture une enseigne de lan-

gue française qu'à l'intérieur l'on trouve un compatriote. La rue St-Joseph, en particulier, et la rue St-Jean foisonnent d'enseignes françaises, mais si vous entrez à l'intérieur, vous vous trouvez souvent face à face avec un énorme nez crochu comme un bec d'aigle, mais vous y rencontrez quelqu'un de très aimable, s'y entendant parfaitement dans le "bédit gommerce", toutefois l'argent qu'il fera à vos dépens ne servira jamais à outiller notre race ni à soutenir nos institutions pour en arriver un jour à l'indépendance économique. Quand aurons-nous le bon sens de nous protéger, sans que nous soyons obligés de le crier *urbi et orbi*, de le crier sur les toits et de le crier dans le microphone? D'instinct, nous sommes anglophiles, et les fils d'Israel et de Judas se protègent, s'entr'aident, pendant que, chez-nous, il semble que cette vertu civique dorme encore profondément dans trop de cervelles.

"Si nous n'avions pas un nom anglais pour nous présenter dans les provinces anglaises, me disait un jour un manufacturier, nous ne ferions pas d'affaires." Je ne suis pas contre le bilinguisme et je crois que pour faire un commerce interprovincial il est peut-être bon d'avoir une papeterie libellée en anglais et des voyageurs parlant aussi parfaitement cette langue, mais cela ne veut pas dire que, chez nous, dans la province de Québec, où se trouve le gros de la clientèle, il faille traiter la française comme une langue étrangère.

Voici une compagnie qui s'organise, disons pour vendre de l'essence ou de l'huile pour automobiles ou autres moteurs à essence. C'est un commerce purement local, puisqu'il s'agit de faire venir de l'huile brute des Etats-Unis pour la raffiner, soit à Montréal, soit dans Ontario ou même dans l'Ouest, mais la distribution de cette essence ou de cette huile se fait, pour les trois quarts, à des postes d'essences situés dans les villes françaises et les campagnes françaises. Alors pourquoi avoir toujours une de ces compagnies à nom anglais, quand, bien souvent par derrière, le personnel formant ces compagnies est canadien-français et que c'est aussi du capital venant de nos compatriotes qui permet de faire ce commerce. Pas plus tard que cette semaine, un grand journal français de Montréal annonçait dans sa page à grosses nouvelles, sur le largeur de huit colonnes, "Gros merger du pétrole à Montréal" et, en-dessous, sur deux colonnes, les sous-titres suivants: "Six compagnies canadiennes françaises se fusionneraient." Et savez-vous sous quelle raison sociale sont incorporées ces six grosses compagnies canadiennes françaises, eh bien! ouvrez les deux oreilles et écoutez: Lasalle Petroleum Company, Automobile Owners Association, Excel Petroleum, Municipal Oil, Loyal Oil et Municipal Paving Company. J'aurais envie de dire, après celle-ci, tirons l'échelle et tirons aussi le drap blanc au-dessus de nos tête pour cacher la honte qui nous monte au front devant un tel avachissement. Je pourrais citer d'autres cas, mais je crois que celui-ci suffira pour faire comprendre jusqu'à quel point nous sommes malades, jusqu'à quel point nous sommes gangrenés, jusqu'à quel point nous sommes veules, jusqu'à quel point nous manquons le fierté.

Pendant vingt ans, des hommes de bonne volonté ont fait des recherches dans tous les coins et recoins